

ASSOCIATION AMIS D'ETTY HILLESUM

**présentation d'une thèse d'anthropologie théologique
soutenue le 2 décembre 2009 à l'Institut Catholique de Toulouse**

par Marie-Hélène DU PARC LOCMARIA

« TANT SOUFFRIR ET TANT AIMER. »

Sens de la souffrance.

Réponse de textes de sagesse biblique confrontés au témoignage d'Etty Hillesum.

Après une maîtrise de théologie, dont le sujet tournait autour de l'Apocalypse de Jean illustrée par l'attitude d'Etty Hillesum comme témoin apocalyptique qui soutient le monde par sa prière de louange au milieu des catastrophes, je croyais avoir décidé de ne pas pousser pas jusqu'à un doctorat. Une rencontre avec Monique Lise Cohen, docteur en philosophie, qui venait de monter un petit groupe de recherche biblique judéo-chrétien, changea la donne. Non seulement elle m'invita cordialement à participer à son groupe mais encore elle m'intima par trois fois l'ordre de faire une thèse en théologie, car j'en avais tout le loisir et bien plus encore, puisque je ne travaillais pas par ailleurs.

Le sujet sur la souffrance telle qu'Etty Hillesum l'appréhende n'était pas forcément celui d'une thèse en théologie. Cependant en l'intégrant dans la vaste question du mal, en me référant à des textes bibliques de sagesse, et en le situant dans une rubrique anthropologique, le sujet fut admis par la Faculté de Toulouse, comme thèse possible. En effet les questions qui tournent autour de la réalité de la souffrance concernent tous les humains. Que peut-elle nous apprendre justement sur l'humain telle était ma question de départ. Car la lecture de ce témoignage bouleversant que nous a livré Etty Hillesum et qui ne m'avait plus quittée m'avait paru exemplaire pour plusieurs raisons : à la fois par le côté exceptionnel tant de son niveau humain et de sa relation au divin que par son côté extrêmement concret son langage d'aujourd'hui. Bien que cette dernière ne fût pas chrétienne et qu'il ne soit en aucun question de la "récupérer" pour en faire une sainte, elle m'apparaissait comme hautement "christique", au sens le plus simple de conforme au Christ, et ce au point qu'elle pouvait paraître l'exemple même de ce qui est dit dans les Béatitudes. Telle a été l'hypothèse à transformer en thèse.

Voici comment j'ai procédé pour ce travail :

1/ Dans la première partie, j'ai tenté de préciser les mots employés. Douleur, souffrance et maux ne sont pas toujours distingués les uns des autres, leur fréquent mélange venant du fait que ces substantifs n'utilisent qu'un même verbe, le verbe "souffrir". Or il est possible de connaître des douleurs sans souffrir et d'éprouver une souffrance sans douleurs. Et si la douleur est à combattre, la souffrance est à vivre. En français, le mot "mal", même pris comme substantif offre peu de prise et guère de substance à la pensée. Il s'avère que le mal est d'abord et avant tout un adjectif. Ce qui fait mal ou mal-subi est la souffrance, tandis que le mal infligé s'appelle violence. La thèse s'est donc concentrée sur cette réalité humaine incontournable de la souffrance, à travers ce qu'en disent ceux qui souffrent et en particulier bien sûr, Etty Hillesum.

2/ Dans la deuxième partie, une incursion biblique paraissait nécessaire pour une thèse en théologie. Les livres de sagesse ont été privilégiés pour leur savoir sur l'humain précisément. Parmi ceux-ci, Qohélet et Job ont été choisis parce qu'ils évoquent étrangement Etty Hillesum. Elle est proche de Qohélet, en ce sens qu'elle aime la vie et recherche le bonheur et proche de Job, en ce sens que dans le malheur elle persévère à rester en lien avec Dieu

Les sagesse se situent dans une dimension d'abord humaine de l'expérience. La littérature biblique sapientielle offre une remise en question de ces savoirs plutôt que des réponses définitives. IL en ressort cependant deux éléments, à savoir que :

- D'abord, la souffrance est inhérente à la condition humaine. L'absence de sens évident d'un bonheur borné par la mort pour Qohélet et d'un malheur qui paraît au contraire sans bornes chez Job, donnent tous deux une souffrance incommensurable au fait même de vivre.

- Ensuite la souffrance reste un mystère inexplicable à vues humaines, le seul moyen de la comprendre étant de la penser dans une relation au divin. En effet la souffrance induit une représentation qu'on se fait de Dieu. La sagesse de Qohélet parle d'un Dieu qui nous échappe mais dans lequel on doit avoir confiance car on n'a rien d'autre. Au contraire le Dieu de Job répond après un long silence, mais en déplaçant la question. Si la souffrance n'est pas expliquée,

il est montré quelques manières de s'y prendre avec elle et dans le livre de Job l'issue est heureuse, il y a restauration préfigurant une résurrection.

3/ Dans la troisième partie, l'étude est centrée sur le cas exemplaire d'Etty Hillesum.

Ce qui m'a frappée au premier abord chez elle, c'est cette incroyable propension à trouver le bonheur et à louer la vie belle et bonne, malgré d'extrêmes souffrances issues des plus grands malheurs du siècle. Comment s'y prend-elle pour "traiter" cette souffrance? Etty Hillesum appréhende sa souffrance psychologique avec sagesse ("plus jamais je ne vivrai mon enfer personnel" dit-elle) avec folie pour les autres, en les aimant comme elle-même et plus qu'elle-même, en participant à leur souffrance et en oubliant la sienne. L'amour c'est être là, c'est de l'être et non de l'avoir, c'est répondre à l'autre dans ce qu'il désire ou ce dont il a besoin. Dans les petites choses comme dans les grandes.

Pour Etty Hillesum la souffrance est acceptée et portée, plutôt qu'endurée et supportée, j'insiste sur ces mots. Endurer rend dur et insensible à sa souffrance comme à celle des autres ; endurer risque d'endurcir. Supporter peut écraser. Refuser la souffrance, c'est vouloir imposer sa propre idée du bien, qui estime la souffrance mauvaise et inutile. Etty Hillesum différencie bien le fait de s'endurcir de ce qu'elle appelle s'aguerrir. Dans un cas on endure et on se "blinde", on s'efforce de se rendre imperméable à la souffrance venant de l'extérieur, on refuse de souffrir à la place de, ou avec les autres et on se fie à ses propres forces. Dans l'autre cas, on se fortifie, on tire ses forces de l'intérieur de soi-même, mais d'un soi décentré et recentré sur la "vie" ou sur "Dieu".

À propos du verbe endurcir il m'a paru intéressant de faire le parallèle avec l'endurcissement nazi¹. C'est le tristement célèbre et paradoxal discours d'Himmler maintes fois cité, aux nazis des *einsatzgruppen* et à leur "dur travail" et je cite *"la plupart d'entre vous savent ce que c'est, cent cadavres qui gisent ensemble, cinq cents, mille. Avoir tenu le coup face à cela et être restés corrects, mis à part des exceptions dues à la faiblesse humaine, cela nous a endurcis. C'est une page glorieuse de notre histoire encore jamais écrite et qui n'aura plus jamais à l'être"*. C'est aussi l'exemple des hommes du 101^e bataillon de réserve de la police allemande, des "hommes ordinaires", comme l'intitule cette enquête d'un historien Christopher Browning² qui se sont finalement endurcis au point qu'ils sont devenus des bourreaux de plus en plus efficaces ce qu'ils n'étaient pas au départ.

Enfin le témoignage affligeant de Rudolf Hoëss commandant d'Auschwitz qui s'apitoie toujours d'abord et uniquement sur sa propre souffrance. La sensibilité des SS est uniquement centrée sur eux-mêmes. Les hommes appartenant à ces *einsatzgruppen* voyaient le visage de leurs victimes. Et c'est justement afin de ménager leur sensibilité et leur éviter la culpabilité que les chambres à gaz ont été inventées. C'est aussi pour respecter l'ordre d'Himmler qui, très dérangé par l'horreur insoutenable de ces premiers meurtres en masse, avait désiré "humaniser" l'extermination en imaginant l'utilisation des gaz asphyxiant. Ainsi, pour ces nazis, l'autre n'est plus un prochain, ni même un semblable et donc leur souffrance ne compte donc pas car elle n'existe pas. Les SS sont enchaînés par leur soumission mécanique aux ordres donnés par les zélés serviteurs d'un ersatz du divin, ce que Langbein appelle une fidélité canine, Dieu étant remplacé par la monstruosité androgyne qu'on appelle mère-patrie idolâtrée et sacralisée de manière absolue.

Pour Etty Hillesum, accepter et porter, sont deux attitudes sur lesquelles il faut insister à propos de la façon dont elle souffre. **Accepter la souffrance** c'est consentir à voir peut-être au-delà de l'apparence. **L'acceptation** n'est pas un état passif mais bien au contraire un acte qui requiert volonté et efforts. Il ne s'agit pas de rester statique et d'attendre que les choses se fassent toutes seules. Il faut au contraire entrer dans un mouvement de manière active, en se dépossédant de ses idées ou de sa maîtrise supposée sur la souffrance et comme dans le sacrifice, en "l'offrant", ou plus exactement en s'offrant soi-même en train de souffrir.

¹ JEH p. 195/196.

² Christopher R. BROWNING, *Des hommes ordinaires*, Paris, Tallandier, 2007, p.133.

Etty Hillesum observe en juillet 42 qu'elle peut donner, à tort, l'impression de se résigner devant les événements, ce qui n'est pas du tout le cas. Elle n'arrive pas à trouver le mot qui conviendrait à ce "*sentiment parfait et rayonnant*", je la cite, qui est en elle et qui inclut toute souffrance et toute violence. Il semble que **le mot "consentement"** serait peut-être celui qui conviendrait le mieux³

Accepter la souffrance se fait d'autant plus facilement qu'on la conçoit comme intégrée à la vie avec laquelle elle forme une totalité englobée par l'amour. La souffrance, ne prend sens que resituée dans la **totalité de la vie**, c'est-à-dire d'un amour pour la vie quelle qu'elle soit, souffrante ou non. Littéralement le seul moyen de traiter la souffrance est de la "com-prendre", c'est-à-dire d'aimer la vie dont elle fait partie. C'est ainsi que, souffrance, bonheur et amour ne prennent sens que s'ils s'appréhendent ensemble. Etty Hillesum accepte pleinement la totalité du réel, totalité qui devient le critère de la vérité. Sa façon d'être est un grand acquiescement à ce qu'elle appelle la vie et qui est aussi pour elle un autre nom de Dieu. "*Tant souffrir et tant aimer*" nous dit-elle

4/ Dans la quatrième partie, à partir des différentes manières de souffrir qui ont servi d'exemples, j'ai regardé d'abord si l'on pouvait trouver des raisons au fait de souffrir en montrant comment la question "pourquoi" appliquée à la souffrance dans un sens causal, aboutit à une impasse. Ensuite on a vu que des explications possibles de la souffrance, comme l'ascèse ou le dolorisme (vivement critiqué et éliminé) conduisent à poser la question autrement en passant du pourquoi (en un mot) au pour quoi, au sens de au nom de quoi. Mais finalement la question ne semble trouver du sens qu'avec le pour qui. Trouver un sens, à la souffrance c'est l'orienter vers quelque chose ou mieux encore vers quelqu'un. Vivre "pour rien" est insupportable on l'a vu avec Qohélet. Vivre pour soi-même est insatisfaisant. On vit toujours mieux pour quelque chose ou pour quelqu'un. Et en cherchant l'ultime référent, on tombe sur Dieu. On vit pour Dieu. Il va s'agir de vivre "pour quelqu'un" dans le relationnel et d'aimer "pour rien" de matériel. Il faut tenir les deux éléments contradictoires qui forment un tout. C'est ainsi que vivre humainement et pour finir, vivre "divinement" c'est vivre librement. Vivre librement c'est vivre pour l'autre ou les autres. Vivre "pour", c'est donner et aimer.

Grâce à Dietrich Bonhoeffer⁴ on comprend mieux comment la liberté et la responsabilité vont de pair. Être responsable c'est répondre à Dieu de ses frères, ses semblables, son prochain. Répondre de, c'est être libre. La liberté intérieure d' Etty Hillesum est extrême comme celle de Dietrich Bonhoeffer.

Il serait erroné cependant de croire qu'Etty Hillesum nous donne une recette qu'il suffirait de suivre aveuglément. Nous sommes libres et chacun doit inventer sa propre voie. Considérer Etty Hillesum comme exemplaire n'est pas l'imiter bêtement. On n'aboutirait qu'à l'abdication. La responsabilité qui découle de la liberté est orientée, elle est POUR, elle a donc un sens, sinon on souffre pour rien, dans le vide. Pour reprendre l'exemple des nazis et qui apparaît dans tous ces récits des rescapés des camps, il est frappant de constater que c'est ce que font ceux qui obéissent servilement aux ordres et idolâtrèrent la patrie. Les officiants nazis sont d'autant plus nocifs, qu'ils sont enchaînés, serviles, idolâtres. Il s'agit le plus souvent de gens normaux et des plus ordinaires, mais qui abdiquent leur responsabilité car ils ont été normalisés à l'excès, ils sont au moule, interchangeables, d'une normalité pathologique comme le dit si bien Langbein. Mais ils restent des hommes et non pas des monstres, même si à force de renoncer à leur dignité d'hommes responsables, ils en arrivent à des comportements monstrueux. C'est ce que montre fort bien Eugen Kogon⁵, je renvoie à son chapitre sur la psychologie des SS de son ouvrage fondamental, "l'état SS".

³ thèse page 300

⁴ voir aussi Dietrich Bonhoeffer dans la thèse page 525.

⁵ Eugen KOGON , *L'état SS*, Paris, Points-Seuil, 2002, p. 407.

Ce très vaste corpus d'écrits relatifs au nazisme, je le précise n'a pas été travaillé dans la thèse. Faire une étude comparée des attitudes nazies et de leurs opposants serait encore une ouverture possible, dans la rubrique de la morale. J'en extrais quelques exemples qui m'ont particulièrement frappée parce qu'ils peuvent se rapprocher d'Etty Hillesum, en privilégiant quelques livres en français qui vont au-delà du simple témoignage car il s'agit d'essais de concentrationnaires tentant de réfléchir sur leur expérience.

Robert Antelme⁶ dans son livre intitulé "l'espèce humaine" relate l'exhortation d'un camarade à ce que chacun se sente responsable de tous, ce qui leur permettra de rester des hommes et base la thèse de son livre sur le constat que les nazis ont beau tuer un homme, ils n'ont pas le pouvoir de le transformer en autre chose, parce qu'ils sont des hommes aussi. Constat dont semble un moment douter le hongrois Imre Kertész, prix Nobel 2002, dans les saisissantes descriptions qu'il fait de ses premières rencontres de détenu avec les différentes populations des camps, dans son livre intitulé "Être sans destin". Je le cite "*j'étais à deux doigts de douter, effectivement si ils étaient faits de la même substance humaine que nous au fond. Mais il me vint à l'esprit que ma façon de voir pouvait être erronée, puisque c'est moi qui n'étais pas de la même substance naturellement.*"

David Rousset⁷ dans son livre intitulé "l'univers concentrationnaire" et je le cite, car seul il est en position de dire cela montre "*que ces conditions extrêmes révèlent une prise de conscience dynamique de la puissance et de la beauté du fait de vivre en soi. Ainsi que la découverte passionnante de l'humour non en tant que projection personnelle mais comme une structure objective de l'univers.*"

Je voudrais tout de même mentionner Jean Améry⁸, de son vrai nom Hans Maier, Juif Autrichien intellectuel, humaniste athée, torturé par la Gestapo comme résistant et déporté à Auschwitz, et son livre intitulé "Par delà le crime et le châtement, essai pour surmonter l'insurmontable", parce qu'il me paraît à lui tout seul, à la fois l'infirmité et la confirmation de ma thèse et de l'attitude d'Etty Hillesum. Il me paraît l'infirmité de ma thèse dans son analyse de la souffrance qui reste définitivement absurde pour lui, même s'il n'y a évidemment pas à discuter son analyse de la torture et de la douleur. Son livre n'en est que plus poignant car il ne peut concevoir ni pardon ni oubli possibles. Il s'est suicidé en 1978. Mais a contrario, on peut aussi voir ce témoignage comme une confirmation de ma thèse, dans la mesure où justement, un humanisme réduit à lui-même, uniquement centré sur l'humain, reste incapable de donner un sens à de trop grandes souffrances.

Ce que confirme l'extraordinaire livret de 11 pages de Stig Dagerman perpétuellement réédité, intitulé "Notre besoin de consolation est impossible à rassasier". Une sorte de testament d'un auteur suédois reconnu et rempli de talent, suicidé à 31 ans. En l'espace de ces quelques lignes d'une densité rare, on voit apparaître les thèmes de l'absurdité de la vie et du temps chers à Qohélet, une liberté dans le vide, exactement opposée aux libertés "pour" de Bonhoeffer ou de Lévinas et qui rend fou, amenant à prôner et mettre en pratique que la seule preuve de la liberté humaine est le suicide. L'exact opposé d'une Etty Hillesum qui trouve le bonheur à l'intérieur même de sa souffrance de vivre et du malheur, car au contraire de l'auteur qui l'annonce dans sa première phrase, "*je suis dépourvu de foi et ne puis donc être heureux*"....

Pour revenir à la 4^{ème} partie de ma thèse, il a été tenté une construction théologique à l'aide de la grille conceptuelle du mouvement du don dans l'échange. La notion de sacrifice a été reprise avec une critique des représentations à éviter et notamment celle du Christ, vu non pas comme un soi-disant honneur de Dieu à venger, mais comme une restauration et un exemple d'un comportement humain vis-à-vis de Dieu.

⁶ pages 213 et 240.

⁷ pages 184/185

⁸ Jean AMÉRY, *Par delà le crime et le châtement essai pour surmonter l'insurmontable*, Arles, Actes-Sud, 1995.

Il en découle une **image de Dieu** renouvelée, en tout cas par rapport au vieux schéma du Dieu vengeur et tout-puissant, même si elle n'est pas inédite. Car la toute-puissance de Dieu est dans l'amour, mais dans un amour capable de se retirer pour laisser l'autre vivre. Cette toute-puissance est aussi dans la surabondance du don de la vie, qui se confirme à nouveau dans la résurrection. La résurrection atteste la vérité de ce que Jésus a enseigné sur Dieu, y compris de ce qu'il révélait de lui en mourant. Dieu s'humilie lui-même en refusant d'intervenir pour délivrer Jésus ou tirer vengeance de ce crime. Comme le Serviteur Souffrant, il se rend méconnaissable, caché pour tous les hommes habitués à chercher Dieu dans la puissance de la nature ou les signes de sa majesté.

C'est l'image d'un Dieu abandonné au poteau, d'un Dieu qui nous abandonne, d'un Dieu souffrant et victime. Seul un Dieu souffrant d'aimer peut aider à souffrir et Claire LY⁹ l'a bien compris. En même temps la représentation qu'on se fait de ce dernier évolue vers celle d'un "trionphateur souffrant" avec nous, donc proche de nous. En reprenant les expressions d'Etty Hillesum on voit que "c'est un Dieu qui peut nous prendre par la main, à condition qu'on prenne soin de la demeure qui l'abrite en nous et que c'est à nous de l'aider" dans ces circonstances dont il n'est en rien responsable et qui découlent trop souvent de la malfaisance humaine.

En résumé, la souffrance se traite dans un mouvement. Il faut d'abord l'accepter, puis la décaler. Ne pas rester dessous en la supportant comme un fardeau et en s'endurcissant à son contact, mais la déplacer en la portant pour l'offrir non en tant que telle mais incluse dans la vie. Et c'est à la croisée des chemins, en plein cœur de la crise, là où retentit la parole ultime "pourquoi m'as-tu abandonné", à cette intersection entre humains et divin que le bonheur peut rejoindre la souffrance. C'est le mouvement qui aboutit aux Béatitudes. Etty Hillesum le dit elle-même, "*dès que je me montrais prête à les affronter, les épreuves se transformaient en beauté*".

Dans l'introduction, on émettait l'hypothèse que l'expérience d'Etty Hillesum telle que relatée dans son journal était l'application exacte du message évangélique. Cette conclusion voudrait résumer comment cette hypothèse se révèle être une thèse Des témoins comme Etty Hillesum paraissent crédibles car ils "ont payé dans leur sang" en quelque sorte, la vérité de leurs dires. On les croit pour ce fait. Il faut alors se rendre à l'évidence : oui, l'expérience d'Etty Hillesum montre que l'application du message évangélique est possible et rend heureux. Elle est une preuve que l'impraticable, à vues humaines, du sermon sur la montagne, elle le met en pratique et cela la rend heureuse. Elle pardonne à ses ennemis, elle est artisan de paix, elle est miséricordieuse, elle pleure, et ce, dans les pires circonstances qui puissent être, mais elle nage en même temps dans le bonheur.

Etty Hillesum expérimente et nous propose un "art de souffrir" et une "science de la croix". Le nœud de la thèse repose sur cette expérience d'Etty Hillesum qui est apparue comme éminemment biblique et même "christique"¹⁰. En effet, dans ses attitudes et ses paroles on retrouve les principales caractéristiques du message évangélique : tout d'abord le mouvement biblique de Dieu vers l'humain, et le retour, retournement ou conversion de l'humain vers Dieu, mouvement qui s'accomplit dans l'Incarnation de Jésus-Christ. Ensuite on retrouve le lieu de la souffrance à l'intersection de ces deux mouvements, comme justement ce lieu de la rencontre et du croisement, symbolisé par la croix. Enfin une manière de sublimer cette intersection, c'est-à-dire de dépasser ses limites sans se laisser "clouer" en elle, mais en se laissant approcher par l'intuition de la "totalité" du réel, autre façon d'appréhender la vérité. Sublimer est ici une autre façon de dire aimer. Pour Etty Hillesum la souffrance s'intègre à la vie qui est une vie d'amour, avant même d'être une vie souffrante. Et cette façon d'aimer, en mouvement, à l'intersection, rejoint l'intuition dogmatique trinitaire. Un mouvement qui peut englober "mal" et "bien", souffrance et bonheur et qui semble si limpide à Etty Hillesum.

⁹ Claire LY, *revenue de l'enfer, 4 ans chez les Khmers rouges*

¹⁰ Nous prenons cet adjectif "christique" dans son sens le plus simple, de relatif au Christ.

La question anthropologique de la thèse à propos de la souffrance me paraît trouver une réponse extrêmement satisfaisante dans le Christianisme. Un Christianisme qui s'il est épouvantablement difficile à pratiquer, (et encore! Il est bien dit que mon joug est doux et mon fardeau léger) est en tout cas hautement satisfaisant pour l'intelligence. Oui la souffrance y trouve du sens, s'y oriente, s'y com-prend, ce qui n'est pas si étonnant puisque le Christ, l'homme-Dieu qui nous est offert en modèle, est un souffrant. Avec le Christianisme, l'humain ne trouve de réponse satisfaisante qu'en relation à un Dieu avec nous. N'en déplaise aux esprits forts qui voient toute religion comme un opium du peuple, ou l'idée de Dieu comme celle d'une béquille pour les faibles. On a vu plus haut comment ces esprits forts qui n'ont de référence qu'humaine, éprouvent justement du mal à continuer à marcher dans leur vie. Je pense à ces exemples particulièrement poignants de Jean Améry et de Stig Dagerman.

C'est ainsi que le témoignage d'Etty Hillesum nous donne des réponses en conformité avec l'exemple du Christ évangélique. Elle éclaire justement d'un jour nouveau, tous ces thèmes chrétiens : elle aussi est en même temps crucifiée et ressuscitée, elle aime d'une façon trinitaire, en circulation sans jamais s'appesantir, sans possession et elle perçoit Dieu, pour ce qu'Il est, triomphant mais dans l'abandon et la souffrance de l'amour. Il semblerait qu'elle en soit déjà arrivée à un stade de "ressuscitée" dans sa manière de considérer les autres, de les "voir" comme des images de Dieu, pas seulement en idée ou en croyance dans son intellect, mais en permanence dans chaque instant de sa vie.

Enfin si le Christ, devenu Seigneur ressuscité par la croix et la résurrection, réunit les deux dimensions et les deux mondes, celui de Dieu et celui des hommes, Etty Hillesum, elle aussi, en arrive à se tenir comme une croix entre ciel et terre. Et à la fin, c'est les pieds dans la boue du camp et les yeux levés au ciel qu'elle pleure et rend grâce en même temps. Dans une lettre de Westerbork d'août 43, quelques mois avant sa mort, elle nous laisse une phrase qui traduit une étonnante posture de crucifiée déjà ressuscitée, le la cite : "*Quand je me tiens dans un coin du camp, les pieds plantés dans la terre, les yeux levés vers ton ciel ... des larmes de gratitude m'inondent... et c'est ma prière*"¹¹.
Je lui laisse le dernier mot

Les Membres du jury étaient :

- **M^{me} Bernadette ESCAFFRE, Directrice de thèse, Professeur à la Faculté de théologie de Toulouse, Vice-Doyen.**
- **R. P. Paul LEBEAU s.j., second Lecteur, Professeur émérite de l'Institut d'Études Théologiques de Bruxelles.**
- **M. l'abbé Philippe CURBELIÉ, Président du jury, Doyen de la Faculté de théologie de Toulouse.**
- **S^r Marie-Thérèse DESOUCHE, xavière, Professeur à la Faculté de théologie de Toulouse, Directrice de la Recherche de l'ICT.**
- **M. Daniel VIGNE, Professeur à la Faculté de théologie de Toulouse, Directeur du cycle de doctorat.**

¹¹ JEH, p.317.